

Le genre de personne

Nicolas Dickner, *Nikolski*, Québec, Nota bene/Alto, 2005

Frédérique Bernier

Number 10, Fall 2006

L'instant au fil des jours : l'oeuvre d'Yvon Rivard

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2417ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bernier, F. (2006). Review of [Le genre de personne / Nicolas Dickner, *Nikolski*, Québec, Nota bene/Alto, 2005]. *Contre-jour*, (10), 257–258.

Le genre de personne

Nicolas Dickner, *Nikolski*, Québec, Nota bene/Alto, 2005.

Serait-ce une muflerie de dire de ce roman, comme Swann d'Odette, qu'il n'est pas mon genre, et ce, alors que je n'aurai pas gâché des années de ma vie en sa compagnie, mais passé plutôt quelques heures plaisantes, insouciantes ? Pire encore, n'avais-je pas décidé, avant même de le lire, que *Nikolski* n'était pas mon genre ? Procédant d'une grossière mauvaise foi, l'affirmation révélerait peut-être surtout une sorte de résistance, un déni face à ce qui s'imposerait et existerait avec trop d'évidence. L'évidence de tous ces prix gagnés (quel plaisir exquis que celui de cracher dans la soupe médiatique !), mais, surtout, celle d'un récit qui se déroule avec la facilité et l'agilité de saumons (ceux de la couverture ?) remontant la rivière, la recherche généalogique qui occupe les personnages se trouvant justement ici délestée du poids gênant de toute douleur trop aiguë. Tout baigne, tout flotte, tout s'impose ici avec la même légèreté, la même intelligence du détail loufoque (la vie d'une mère se résumant à 1800 litres d'ordures), et ce sens de la phrase courte qui vient ponctuer avec drôlerie quelques développements baroques (« Il y a exactement trente sacs »). Non, tout cela ne manque ni d'efficacité, ni d'intelligence, ni de rythme. Peut-être seulement de difficulté, d'aspérité.

Mais d'où vient cette défiance vis-à-vis des livres qui nous happent sans crier gare, qui oublient de nous faire relever la tête pour penser à autre chose, qui négligent même de nous ennuyer ? Pourquoi bouder son plaisir et ce roman avalé comme du dessert, alors que tel recueil de nouvelles de

Juan Rulfo, trouvé génial, passe un bon mois ouvert à la même page sur la table de chevet, que tels poèmes, essais, récits en pile sur le dessus de ma bibliothèque ramassent la poussière en attendant le bon moment, celui qui ne vient jamais, pour être lus ? D'où vient cette soif de résistance, ce besoin d'être arrêté dans sa lecture ? En marge de la fameuse distinction entre plaisir (affaire de contentement, de confort) et jouissance (affaire d'ébranlement, de perte des repères), je dirais, pour ajouter une ligne au chapitre des généralisations hâtives sur la littérature, qu'un livre n'est peut-être reçu comme s'adressant à nous qu'à condition de nous mettre (au moins un peu) à l'épreuve. En foi de quoi, *Nikolski* ne serait pas mon genre parce qu'il ne m'éprouve pas, parce qu'il n'a pas besoin de moi.

Il ne s'agit pas ici de critique littéraire en mal d'auto-justification, mais d'une question d'adresse. Le roman de Nicolas Dickner, bien foutu à tous égards, se suffit à lui-même. Il n'a besoin ni d'une bonne mère pour prendre soin de lui, ni d'un savant pour le décortiquer, ni d'une femme pour le désirer. La chose est d'autant plus notable que *Nikolski* met en scène une triple quête identitaire (celle de Noah, apprenti archéologue, de Joyce, jeune « piratesse » de l'informatique, et du narrateur, libraire désœuvré, tous orphelins) au sein de laquelle défilent précisément ces trois caractères — la mère (morte, disparue ou perdue en cours de route), le savant (un hurluberlu archéologue spécialiste des déchets), la femme (ici très fuyante, combinant l'exotisme, la richesse et le savoir) —, trois instances auxquelles on ajoutera la présence, persistante dans le roman, d'un curieux « Livre à trois têtes ». Amalgame dépenaillé et anonyme, sans couverture, ce livre dans le livre passera de main en main comme s'il cherchait le lecteur idéal, celui qui saurait le garder, le comprendre, le désirer, lui donner son unité. Strict envers de ce livre orphelin qui agit et réfléchit la quête des personnages, le roman de Nicolas Dickner se court-circuite étrangement lui-même tant il paraît savoir exactement ce qu'il est, d'où il vient, où il va ; tant il est maîtrisé, bien orchestré, lisse, sans faille. La drôle de boussole dont il porte le nom s'est égarée sur ce livre-là, qui ne perd jamais le nord, existe comme un roc, tel qu'en lui-même — et plaît peut-être à tous parce qu'il ne sollicite personne en particulier.

Frédérique Bernier